



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2013

Une visite au Hameau des noyers avec Eugène Rambert

Haas, Henriette

Abstract: « Un hameau complètement ignoré des voyageurs s'abrite dans un pli de terrain sur le penchant des Alpes vaudoises », c'est ainsi que débute le chapitre « Une Bibliothèque à la Montagne », écrit par Eugène Rambert dans Les Alpes Suisses. Avec les portraits qu'il fait de la vie quotidienne dans les Alpes, l'écrivain se profile comme l'un des pionniers de l'histoire de la vie privée. Dans le manuscrit et dans ses lettres, il cache le nom de ce hameau. Comment a-t-il découvert ce village mystérieux dont il décrit en ethnographe des montagnards-viticulteurs de son temps ? Même ses biographes l'ignorent et il a failli emporter dans la tombe l'histoire de ses liens avec Pertit.

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-91006>

Journal Article

Accepted Version

Originally published at:

Haas, Henriette (2013). Une visite au Hameau des noyers avec Eugène Rambert. *Revue Historique Vaudoise*, 121:269-283.

Henriette Haas

UNE VISITE AU HAMEAU DES NOYERS AVEC EUGENE RAMBERT

C'est le hasard qui a fait découvrir à l'auteure du présent article, Zurichoise d'origine, le hameau de Pertit sur Montreux, où elle s'est installée en 2006¹.

L'histoire de ce village ne semblait alors intéresser personne. Pourtant on aurait bien aimé savoir à quoi il ressemblait avant la construction de l'autoroute et qui étaient alors ses habitants. C'est en 2011 que nous avons débuté nos recherches. Les anciens de Pertit ont ouvert leurs archives personnelles et une exposition a été organisée. Cette manifestation s'est concrétisée par la publication d'un album de photographies². Il s'est trouvé qu'une des familles de Pertit avait en sa possession un manuscrit inédit de 1926³ qui révélait qu'un Vaudois illustre, né à Sâles sur Clarens en 1830, avait connu ce hameau et avait décrit la vie quotidienne de ses habitants : il s'agissait de l'écrivain Eugène Rambert.

LE HAMEAU DES NOYERS

« Un hameau complètement ignoré des voyageurs s'abrite dans un pli de terrain sur le penchant des Alpes vaudoises », c'est ainsi que débute le chapitre « Une Bibliothèque à la Montagne », écrit par Eugène Rambert dans *Les Alpes Suisses*⁴.

Avec les portraits qu'il fait de la vie quotidienne dans les Alpes, l'écrivain se profile comme l'un des pionniers de l'histoire de la vie privée. Dans le manuscrit⁵ et dans ses lettres⁶, il cache le nom de ce hameau. Comment a-t-il découvert ce village mystérieux dont il décrit en ethnographe des montagnards-viticulteurs de son temps ? Même ses biographes l'ignorent et il a failli emporter dans la tombe l'histoire de ses liens avec Pertit⁷.

¹ Je remercie tous ceux qui m'ont initiée à la culture vaudoise, en particulier les anciens habitants de Pertit. Mes remerciements s'adressent aussi à mes fidèles amies qui ont eu la gentillesse de relire le texte et de le corriger : Marianne Pithon et Suzette Sandoz. *Last but not least*, je remercie les collaboratrices historiennes des Archives, en particulier Evelyne Lüthi, Eléonore Rinaldi et Nicole Meystre qui m'ont soutenue dans mes recherches.

² Henriette Haas (éd.), ... *et Pertit ! Un village de Montreux sur les traces de son histoire. Catalogue de l'exposition sur l'ancien Pertit*, ifolor, 2011.

³ Alfred Monnet, *La Commune du Châtelard. Etude géographique et historique*, Travail de Concours présenté à l'Ecole normale de Lausanne, 1926 (non publié).

⁴ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », in *Les Alpes Suisses*, Bâle et Genève : H. Georg, 1868, pp. 35 et ss.

⁵ BN, boîte 10, fasc. 25.

⁶ Conservées à la Bibliothèque nationale, Archives littéraires suisses, Fonds Eugène Rambert.

⁷ Henri Warnery, *Eugène Rambert, étude biographique et littéraire*, Lausanne : Librairie F. Rouge, 1890.
Virgile Rossel, *Eugène Rambert : sa vie, son temps et son œuvre*, Lausanne : Payot, 1917.

Nombre de personnes n'ont jamais entendu parler de Pertit ? Or, « ignorer » n'est pas synonyme de « ne pas connaître ». Ainsi, beaucoup d'automobilistes empruntant l'autoroute A9 en direction du Valais connaissent l'aire de repos « Pertit », située avant le tunnel de Glion.

Si depuis la Belle Epoque le hameau a connu quelques changements, ceux-ci n'ont pas fait disparaître son passé. La promenade décrite ci-après remonte au Moyen Age et au Régime bernois. « Aucune route n'y conduit et on ne le voit presque de nulle part. La rue en est étroite, tortueuse, montante ».⁸ Gravissant le chemin des Vuarennnes, nous apercevons devant nous le mont Cubly et des deux côtés les vignobles. Une langue de glacier a creusé le terrain, laissant un dépôt morainique, qui a été exploité en carrières pour bâtir les maisons de Pertit et des Vuarennnes.

HAASI

Fig. 1 Le Pertit se situe en haut à gauche, les Vuarennnes à droite en bas (vers 1895) : Extrait du *Panorama du Lac Léman* pris par Julien Frères, Genève. Coll. d'Angel Borretti.

Se référant à Pertit, Rambert écrit : « On le traverse, on s'étonne de voir que toutes les maisons sont également vieilles, et que les granges ont l'âge des maisons. On n'y a pas bâti depuis cent ou deux cents ans; il est tel qu'il a toujours été, et le seul édifice public élevé à frais communs par cette petite famille humaine est le four banal, à l'extrémité de la ruelle la plus obscure. »⁹

Monnet explique pourquoi le temps semble s'y être arrêté : « Ce qui distingue le campagnard de Montreux de celui de Lavaux et du Pays d'En-Haut, [...] c'est qu'il est à la fois vigneron et paysan. [...] Aussi comprend-on que son travail soit pénible, quoique varié. On peut établir ici le cycle de son labeur au cours d'une année : au printemps, les champs, les jardins, la vigne, en été, les fenaisons, la vigne encore, en automne les champs et en hiver l'abatage du bois, etc. Et chaque famille possède encore un si ce n'est deux, chalet sur les monts, où il passe une partie de l'été pour y faire les foin. [...] Et les fenaisons s'y font bien autrement que dans le Gros de Vaud ou la Plaine du Rhône. La pente ne permet pas l'emploi des outils modernes, ni même souvent celui de bêtes domestiques. Le foin se porte à dos d'homme, en

⁸ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., p. 35.

⁹ *Ibid.*, p. 36.

cordées, ou bien est trainé jusqu'à la grange sur des branches de fayard : on appelle cela des "ramées". »¹⁰

HAAS2

Fig. 2: les ponts sur le chemin des Vuarennas entre 1889 et 1897. Au premier plan le chalet à Dubochet. Derrière les arbres : le four banal, reconstruit après la catastrophe de Sonzier en 1888. Photo tirée de : Emile Yung, *Montreux et ses environs*, Zürich : Etablissement J. A. Preuss, 1898, p. 46.

Aujourd'hui interrompu par l'autoroute, ce chemin historique¹¹ monte aux pâturages de Sottex où il prend le nom de chemin de Culet, jusqu'à Sonzier. Les habitants de longue date se servent encore du mot patois *châbles* pour désigner ces chemins. Châbler, qui vient du grec *καταβολειν* et plus tard du latin populaire *katabola*, signifie « faire tomber », action se référant au bois et au foin descendus sur des luges¹².

Déjà avant la Belle Epoque et malgré son apparence modeste, ce village n'était pas pauvre : « Il y a vingt ou trente ans le hameau des noyers comptait déjà des propriétaires fort à leur aise »¹³. Les noyers séculaires, source de revenu pour les Pertuisiens, qui en tiraient de l'huile, ont été décimés pendant l'hiver glacial de 1956. On trouve toutefois encore beaucoup de jeunes arbres aux alentours du village. Rambert évoque ensuite la maison dite « des Vignes » où il a passé de nombreuses journées : « Au milieu de ce groupe de maisons il en est une qui n'est ni la plus riche ni la plus pauvre et rien ne la distingue des autres, mais on l'aurait bien reconnue il y a vingt ou trente ans grâce à un rosier blanc qui montait en espalier contre le mur noirci. »¹⁴

HAAS3

Fig. 3 Le hameau vers 1900. Collection du Musée de Montreux (archivée par René Koenig)

La maison en question est celle au centre, qui se cache derrière les deux maisons à façades claires (Fig. 3). Elle a une petite galerie sur le toit. Le noircissement visible comparativement aux bâtiments avoisinants est causé par le fumoir qui peut accueillir les morceaux de plus

¹⁰ Alfred Monnet, *La Commune du Châtelard...*, op. cit., pp. 175 et ss.

¹¹ Inventaire des voies de communication historiques de la Suisse (IVS), itinéraire VD 1629.

¹² Maurice Bossard, Jean-Pierre Chavan, *Nos lieux-dits. Toponymie romande*, Lausanne : Payot, 1986, p.164.

¹³ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., p. 62.

¹⁴ *Ibid.*, p. 36.

d'une douzaine de cochons¹⁵. A gauche, derrière la maison au premier plan, s'élève l'énorme grange qui appartenait à cette maison. Comme la partie supérieure de Pertit, elle a été détruite lors de la construction de l'autoroute en 1967.

LE HAMEAU DES NOYERS, C'EST LE PERTIT !

Dans sa description, Rambert livre quelques indices : « Le hameau fait partie d'une commune populeuse qui en compte bien douze, dont il est le plus humble »¹⁶. Il est sis « sur le flanc des Alpes vaudoises, à mi-hauteur »¹⁷ et « dans une zone intermédiaire qui confine d'un côté au vignoble, de l'autre aux pâturages montagneux »¹⁸. Le poète montreusien nous révèle dans son récit sa connaissance intime de ce village et d'une des familles du lieu¹⁹. Eugène Rambert avait sept ans au début de cette époque (1837) et trente-sept à la fin (1867).

Alfred Monnet de Pertit, alors étudiant à l'Ecole normale à Lausanne, affirme dans son manuscrit de 1926²⁰ que la « Bibliothèque à la Montagne » se situerait à Pertit. D'où pouvait-il le savoir ? Rambert avait-il de la famille à Pertit ? La consultation du cadastre et des registres du XIX^e siècle²¹ confirme cette hypothèse.

PERTIT ENTRE 1837 ET 1867

Les grands-parents maternels d'Eugène Rambert sont de Pertit. Leur maison pourrait dater du Moyen Age au regard de sa porte en accolade et ses fenêtres minuscules²². Toutefois, des procès-verbaux des archives du district de Vevey datant de 1838 indiquent que la « Maison des vignes » n'aurait alors eu qu'un peu plus de huitante ans²³. Rambert évoque la vie à l'intérieur de cette maison, qui consiste en un caveau et un galetas, ainsi qu'une seule pièce longue et étroite au premier étage : « Cette pièce était fort animée aux heures des repas. Toute une rangée d'enfants s'alignait sur le bahut, l'aîné à côté du grand-père, les autres après,

¹⁵ Témoignage d'Alice Charrière.

¹⁶ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., p. 35.

¹⁷ *Ibid.*, p. 56.

¹⁸ *Ibid.*, p. 64.

¹⁹ *Ibid.*, p. 36 et p. 56.

²⁰ Alfred Monnet, *La Commune du Châtelard...*, op. cit., p. 289.

²¹ ACV, EB 85/5-6.

²² Werner Stöckli (20/1/1977). *Rapport archéologique concernant la Maison des Vignes à Pertit*, Atelier d'Archéologie Médiévale SA, Moudon.

²³ ACV, GEB 341/4.

suivant leur âge. En face et sans ordre précis se plaçaient l'aïeule, le père, la mère, une servante et souvent quelque ouvrier. Tout ce monde mangeait de bon appétit, et sans perdre le temps à des longues causeries. A peine l'aïeul avait-il murmuré la prière finale, que les enfants retournaient à leurs jeux et les grandes personnes à leur besogne. »²⁴ Ainsi étaient les coutumes des montagnards suisses d'alors ; on ne parlait guère à table. Vers 1844 les trois générations autour de la table sont : les aïeux – propriétaires de la maison²⁵ – David Vuichoud (feu Jean-Pierre²⁶, justicier du Châtelard²⁷) et Marie Vuichoud-Vincent ; ensuite l'une de leurs filles, Pauline et son mari François Cochard et puis leurs enfants (cousins d'Eugène) Vincent et Françoise-Louise, dite Fanny. Septante ans plus tard, cette dernière va transmettre le secret du « Hameau des noyers » à son propre petit-fils, Alfred Monnet. L'autre fille des Vuichoud, Susanne, épouse de Jean-François Louis Rambert, instituteur à Clarens. Ils sont les parents de l'écrivain vaudois.

LIVRES QU'ON LISAIT À « LA MAISON DES VIGNES »

Rambert donne une description la modeste bibliothèque du foyer, qui était composée vers 1837 d'une Bible de famille et d'une trentaine de volumes du *Véritable messager boiteux de Berne et Vevey* qui y occupaient une place d'honneur²⁸. Avec une légère ironie, Rambert décrit le contenu de l'almanach qui comprenait essentiellement de l'astrologie et des anecdotes²⁹. Rambert évoque au passage que d'autres almanachs, conçus dans le but d'élever moralement le peuple, sont voués à l'échec car : « Le paysan est naïf comme un enfant, madré comme un vieux diplomate. Il se plaît aux histoires et se déplaît aux sermons [...] il est dur aux larrons et aux malfaiteurs [...] il n'oublie pas de se réjouir de la juste peine qu'ils ont subie. » La morale du *Messenger* n'est pas celle des philanthropes ; elle est bien celle de ses lecteurs et lectrices, « née des entrailles mêmes du peuple des campagnes »³⁰. Selon nos standards, la maison est incroyablement petite pour loger trois générations qui mangent et dorment dans la même pièce. Ainsi, il est peu étonnant de voir les enfants se chicaner lorsqu'

²⁴ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., p. 37.

²⁵ ACV, GEB 341/4.

²⁶ ACV, Ed 85/10 et Ea 31.

²⁷ ACV, Gb 341/e3.

²⁸ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., pp. 39 et ss.

²⁹ Sans doute se réfère-t-il ici à l'opinion du Doyen Bridel à ce sujet :

Philippe Bridel, « Lettre sur le messager boiteux », in *Le conservateur suisse*, t. IV, 1814, pp. 348 et ss

³⁰ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., p. 45.

ils sont confinés à l'intérieur³¹. En ces circonstances l'aïeule leur raconte pour les calmer des récits bibliques tirés d'un vieil in-folio.

Eugène passe trois étés de suite à Rossinière pour soigner ses maux de tête³². A l'été 1844, sa mère lui adresse une lettre l'invitant à son retour à visiter le Pertit³³. La lettre se réfère à sa cousine Fanny qu'il doit voir prochainement. « Une fillette plus grande, qui savait lire, faisait ménage à part, et se délectait aux histoires de M. Souci³⁴ ». ³⁵ Celle-ci porte des tresses qui tombent déjà jusqu'à sa taille. Quand elle écoute la discussion entre sa grand-mère et ses frères et sœurs, elle manifeste un regard critique. La suite des événements nous fait conclure que la cousine mentionnée, qui semble avoir admiré le jeune intellectuel, est Fanny Monnet-Cochard. Par manque de temps et de lumière, on lisait rarement « dans la vieille chambre où trônait l'aïeul »³⁶. Mais, quand on lisait, on lisait toujours les mêmes histoires et ceci avec plaisir. « Toutefois, si ancienne qu'elle fût, contemporains du commencement des temps, ils y trouvaient une saveur actuelle, je ne sais quoi de toujours vivant, qui nous échappe en partie, à nous autres, habitants de la plaine et des villes. Accoutumés à une vie demi-patriarcale, ils se sentaient presque chez eux sous les tentes d'Abraham, et avec leur imagination candide ils voyaient distinctement les grandes scènes primitives »³⁷. Visitant son cousin en 1867, Rambert trouve la bibliothèque bannie du salon, bien qu'enrichie de livres d'école, de traités de science populaire et de précis d'histoire, du Code civil, de livres d'éducation et de viticulture, et même de romans. Il se méfie du nouvel enthousiasme pour les livres et craint qu'on soit entré « dans une phase où tout le monde apprend à lire, sans que tout le monde apprenne à aimer à lire »³⁸.

LE COTERD

Toutefois, les habitants de Pertit trouvent souvent une distraction plus vivante que le monde des livres ; c'est celui du coterd. Mais qu'est que le coterd ? Eugène Rambert nous en donne la description colorée : « La langue française ne sait pas ce que c'est que le coterd. Grave

³¹ *Ibid.*, p. 66.

³² Henri Warnery, *Eugène Rambert...*, p. 9.

³³ BN, Fonds Eugène Rambert, boîte 26.

³⁴ Antoine Souci était l'éditeur du *Messenger boiteux*.

³⁵ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., p. 66.

³⁶ *Ibid.*, p. 63.

³⁷ *Ibid.*, p. 54.

³⁸ *Ibid.*, p. 63.

ignorance ! Le coterd n'est pas moins indispensable à la vie des chaumières que le salon à celle des villes et des palais. Aux heures de loisir, le soir ou le dimanche, les paysans se cherchent les uns les autres, et il y a des places dans le village qui, de temps immémorial, ont servi de rendez-vous. Ces réunions, qui se forment d'elles-mêmes, sans convocation ni invitation, c'est le coterd. »³⁹ Où imaginer ce lieu ? Le coterd (voir Fig. 4) se déroule devant « [...] une maison d'habitation, la plus belle du hameau. Quatre ou cinq marches de pierre conduisent à la porte d'entrée, le long du mur s'allonge un banc de construction grossière, et un énorme avant-toit abrite ceux qui viennent s'y asseoir. C'était là que l'on cotergeait. Les hommes formaient un groupe du côté de la grange de l'aïeul ; les femmes en formaient un autre sur les marches de la maison. Quant aux enfants, ils jouaient à leur manière, et volontiers faisaient des niches aux grandes personnes. »⁴⁰

HAAS4

Fig. 4 Le Pertit vers 1930. Le coin des femmes au coterd. Au temps de Rambert, cette maison appartient au juriste Emile Vuichoud, alors syndic du Châtelard, puis conseiller national libéral. Au premier plan la famille Charrière qui l'a achetée, François, Emilie, Pierre et Alfred. Coll. Alice Charrière.

HAAS5

Fig. 5 : La place du village vers 1918. D. à g. : G. Magnin, Henri Dubuis avec l'échelle et son fils Henri, E. Deriard. Sur le banc un garçon de la famille Delgustode et le jeune Alfred Monnet. Coll. Pierre Monnet.

Rambert remarque plus loin que : « Tout le village y était réuni, maîtres et valets, riches et pauvres, et l'on aurait eu de la peine à distinguer entre eux, car ils portaient tous le même costume. Ce n'était qu'à l'attitude qu'on pouvait reconnaître les rangs. »⁴¹

La séparation des sexes se manifeste aussi dans les thèmes typiques des hommes (affaires commerciales, vignes, gros bétail et politique) et des femmes (ménage, jardin, petit bétail). « Il n'est pas rare non plus que des interpellations comiques partent du groupe des hommes à l'adresse de celui des femmes, toujours promptes à renvoyer la balle au joueur. Elles aiment les jeux de langue, et ne sont pas empruntées à la riposte. »⁴²

³⁹ *Ibid.*, pp. 74 et ss.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 74.

⁴¹ *Idem.*

⁴² *Ibid.*, p. 76

Le coterd est un théâtre, où l'on se met en scène toujours en improvisant⁴³ : « Il y a des plaisants au village ils ont la riposte vive et le mot salé. On glose, on goguenarde, on se tâte, on escarmouche, on bataille, on fait de l'esprit aux dépens du tiers et du quart. » A part les thèmes personnels, on y discute la politique locale. « On passait à la filière d'une critique serrée tous les actes, toutes les paroles des employés de la commune, depuis le syndic jusqu'au taupier, et malheur à celui qui se permettait des abus de pouvoir, ou qui n'était pas poli avec le monde ! »⁴⁴ Par contre, les adolescents savent bien dissimuler leurs affaires romantiques au coterd. On reste prudent en cas de disgrâce.

Si cette description fait croire à une communauté en parfaite harmonie, ne nous trompons nullement au sujet des difficultés inhérentes à une cohabitation si étroite. Tout le monde est au courant de tout ce qui se passe au foyer de ses voisins⁴⁵. Rambert nuance : « Il [le paysan] est au contraire méfiant et soupçonneux avec les gens dont il a l'habitude ; dans ses affaires de tous les jours, il voit partout anguille sous roche. »⁴⁶

Le coterd a un rôle crucial pour la cohésion communale. Selon l'anthropologue britannique Robin Dunbar l'homme a développé le langage pour soigner ses relations sociales⁴⁷. Ce moyen est plus efficace que les soins physiques que les autres primates se prodiguent, car on peut atteindre un groupe beaucoup plus large. Les causeries et plaisanteries sont alors plus qu'un passe-temps. Elles sont nécessaires pour négocier ou adoucir les conflits entre les familles du hameau, car celles-ci dépendent les unes des autres. Pour leur survie, elles doivent collaborer pendant les vendanges, et également pendant les crises.

CHANGEMENTS OBSERVES PAR RAMBERT SUR TRENTE ANS

Dans son récit, Rambert décrit les changements culturels survenus avec le développement du tourisme sur la Riviera à partir de 1850⁴⁸ : « Il y a vingt ans, quand on pénétrait dans un village bien reculé, les enfants se sauvaient, les femmes et les hommes restaient interdits et bouche bée, et ceux-là même qui étaient assez courageux pour affronter la présence de

⁴³ *Ibid.*, p. 77.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁴⁵ Ce fait est également révélé par les anciens de Pertit, qui ont vécu sous des circonstances similaires à celles du XIX^e siècle.

⁴⁶ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., p. 60.

⁴⁷ Robin Dunbar, *Grooming, Gossip, and the Evolution of Language*, Cambridge Mass. : Harvard University Press, 1996.

⁴⁸ Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., pp. 60 et ss.

l'étranger, saluaient néanmoins tout bas, et se tiraient de côté pour laisser le passage libre. »⁴⁹

Avec l'avènement du tourisme, cela a bien changé. En 1867, Rambert est frappé de voir ces influences sur le village et sur la maison de ses aïeux. Les murs de la chambre sont blanchis et réservés aux visites ainsi qu'aux grandes occasions ; l'antique table de noyer cède la place à une table ronde, entourée de chaises neuves. Les rideaux sont assortis. Les progrès de l'industrie et du commerce se manifestent au travers des pages du *Messenger boiteux* : « La belle histoire suisse a cédé le pas à un tableau de foires qui n'en finit pas. [...] Pâles aussi sont les histoires. »⁵⁰ Et le « paysan » d'autrefois est promu « agronome ». Peu étonnant que la mentalité ait également changé : « Aujourd'hui, dans le même village, les enfants vous font des niches, et les hommes et les femmes glosent sans façon sur le compte du passant. Ils se sont familiarisés. »⁵¹

Rambert termine son rapport anthropologique en évoquant la mélancolie de ses aïeux dans leur grand âge. Ils ont épuisé les plaisirs du coterd ; la grand-mère lit la Bible habituellement en murmurant les paroles, comme une prière prolongée. Le livre est devenu son meilleur compagnon et son seul, car son mari devient souvent impatient et elle fait de son mieux pour le distraire : « Elle vivait pour les autres, ignorant le repos, et ne songeant pas à elle-même. »⁵²

APRES RAMBERT ...

Vincent Cochard, le cousin de Rambert épouse Elise Pilet de Chernex⁵³. Ils ont trois fillettes : Louise, Elise et Pauline⁵⁴. L'histoire de ce foyer prend une tournure tragique⁵⁵ lorsque durant l'hiver 1870 les parents périssent l'un après l'autre en l'espace de deux semaines d'un mal non identifié. Était-ce une maladie contagieuse, telle la fièvre typhoïde ? Sa mortalité est moindre pour les enfants que pour les adultes, ce qui expliquerait la survie des orphelines. Selon certaines sources orales, on prétend qu'il y avait parfois des cas du typhus à

⁴⁹ *Ibid.*, p. 60

⁵⁰ *Ibid.*, p. 58.

⁵¹ *Ibid.*, p. 60.

⁵² *Ibid.*, p. 79.

⁵³ ACV, Ed 85/7.

⁵⁴ ACV, GB 341/f.

⁵⁵ ACV, Ed 85/11.

Montreux⁵⁶. Un silence collectif des autorités et de la population aurait entouré ces événements susceptibles de nuire au tourisme.

Pauline, âgée de trois ans, est recueillie par la famille Monnet. Elle épouse le menuisier Henri Dubuis de Rossinières pour habiter dans la « Maison des vignes ». Louise se marie en Allemagne⁵⁷ ; le sort d'Elise est inconnu. Selon une annonce⁵⁸, une demoiselle Cochard de 21 ans de Pertit cherche du travail comme première bonne ou demoiselle de compagnie en 1887. Quelque temps après la mort du père Dubuis (en 1953) la maison est vendue à la famille Charrière. Jusqu'à la construction de l'autoroute en 1967, on y vit à la manière des ancêtres. Pierre Charrière, dont les parents ont immigré de Thollon en Haute-Savoie est un *self-made man*. Il devient vannier, puis élève des cochons jusqu'à ce que la famille puisse s'acheter la maison à Pertit. Les familles Dubuis et Charrière ne faisaient pas grand cas de la lecture de livres ; cela aurait été considéré comme un luxe inutile⁵⁹.

Et le coterd ? Il n'a pas survécu longtemps. Aucun des anciens de Pertit ne connaît ce terme. Il n'est pas non plus mentionné en 1926 par Monnet⁶⁰ et l'on ne trouve guère d'entrées dans les registres des archives⁶¹. Une seul document, datant de 1899, est révélateur : « La municipalité de la Tour-de-Peilz vient d'interdire les attroupements, vulgairement appelés coterds, sur les trottoirs de la ville »⁶².

La tradition des hommes réunis pour discuter la politique a continué en partie dans les caveaux, d'ailleurs des endroits interdits aux femmes. Elles n'osaient pas non plus appeler quelqu'un au téléphone⁶³. Si le coterd a disparu, d'aucuns ont gardé le talent rhétorique, tel le père Dubuis, connu au marché de Montreux : « Qu'il faisait bon l'entendre causer du passé. Sa mémoire étonnante jusqu'au bout, faisait revivre des scènes, des anecdotes qu'on aurait dû noter ». ⁶⁴ Ainsi, les descendants des familles Vuichoud, Monnet, Dubuis et Charrière se sont révélés d'adroits conteurs et pleins d'humour.

⁵⁶ Témoignage recueilli auprès de Roger Giroud des Vuarennens, qui connaît un cas apparu parmi ses ancêtres.

⁵⁷ Témoignage recueilli auprès de Susanne Brena-Jaeger.

⁵⁸ *Gazette de Lausanne* du 21 janvier 1887, p. 4.

⁵⁹ Témoignages recueillis auprès de Susanne Brena-Jaeger, Alice Charrière et Françoise Jakob-Charrière.

⁶⁰ Alfred Monnet, *La Commune du Châtelard...*, op. cit.,

⁶¹ Selon nos recherches dans les archives numérisées des journaux de la *Gazette de Lausanne* et de la *Feuille d'Avis de Lausanne*. Mots clés : coterd ou coterd.

⁶² *Gazette de Lausanne* du 3 octobre 1899.

⁶³ Témoignages recueillis auprès de Jean-François Monnet et Suzanne Lüthi-Monnet, le 8 novembre 2012.

⁶⁴ Auteur anonyme, Simple témoignage (hommage à Henri Dubuis), *Journal de Montreux* du 22 août 1953.

L'HERITAGE DE L'INTELLECTUEL AU HAMEAU DES NOYERS

Si Eugène Rambert meurt à l'âge de 56 ans, il n'a pas quitté ce monde sans laisser son empreinte à Pertit, notamment dans la famille Monnet. Sa cousine Fanny transmettra le goût de la lecture à ses descendants. En 1900 plusieurs membres de la famille font partie d'un cercle de couture et de lecture à Chernex.

HAAS6

Fig. 6 Le cercle des dames à Chernex vers 1900. De droite à gauche : Suzanne Monnet-Ducret, Suzanne Cochard-Blanc, Mlle Dessaud (l'institutrice), Alice Ducret-Cochard, Mlle Est, Mlle Monod, Mlle Martin (maîtresse de couture), Mme Brousoz, Adèle Chevalley-Ducret, et Suzanne Mayor-Monnet. Coll. Antoinette Perret-Monnet.

Son petit-fils, Alfred, sait lire à l'âge de trois ans. A l'école normale il écrit un manuscrit de 400 pages sur la commune du Châtelard pour un concours. A sa grande déception, ce livre, bel et bien l'équivalent d'une thèse de doctorat, n'a pas gagné de prix, car il l'a soumis avec quelque retard. Monnet devient instituteur à Forel et président du parti libéral de Lavaux. Son œuvre reste une source précieuse pour l'histoire locale et plaisant à lire⁶⁵.

L'inspiration passe aussi à Suzanne Lüthi-Monnet, aujourd'hui la doyenne des Pertuisiens. Elle et sa sœur Antoinette Perret-Monnet, sont probablement les seuls témoins vivants qui ont connu une personne proche d'Eugène Rambert. Dans une composition sur son ancêtre, rédigée à l'âge de treize ans, elle évoque ce que lui ont raconté ses parents, concernant le décès du poète en 1886 : « Mais la maladie de son enfance, le terrasse à nouveau, et Rambert est obligé de passer un été à la montagne. Il travaille trop. Pour ne pas soustraire une heure à sa besogne, il supprime tout d'un coup toutes ses sorties et ascensions, et se condamne à une existence sédentaire et à un travail sans relâche. Pendant toute la semaine, il avait travaillé. Invité à dîner chez un ami, il posait sa plume, pour se rendre à l'invitation quand il tomba, foudroyé par une congestion cérébrale »⁶⁶.

⁶⁵ Merci à Jean-Pierre et Jean-François Monnet de m'avoir donné accès à ce bijou dont copie électronique est disponible aux Archives de Montreux.

⁶⁶ Suzanne Monnet, *Montreux et E. Rambert*, composition écrite vers 1934, à l'école primaire supérieure.

LIRE RAMBERT AUJOURD'HUI

Le texte de Rambert aux accents très personnels se situe dans l'histoire de la subjectivité. Il n'est pas assorti d'un discours théorique. Par des références rares, par exemple à Voltaire⁶⁷, il oppose les phénomènes observés – tels la foi des paysans, leur manière de lire et d'intégrer ce qu'ils ont lu, leurs modèles d'identité, leur manière de communiquer, questions d'éthique et de mentalités – à la philosophie et à la théologie⁶⁸. Il décrit une réalité sociale et psychologique vivant en dehors du discours philanthropique ou rationaliste, qui était alors à la mode dans les villes. Comme nous le savons aujourd'hui, le clivage entre les mentalités rurales et urbaines a persisté à travers les siècles et peut même dépasser celui des différences culturelles.

Il y a un siècle et demi déjà, Rambert déplorait une irrationalité paradoxale de la modernité qui se croit guidée par la raison : « Le monde va vite et il faut aller aussi vite que lui. Qu'importe la réflexion ? L'essentiel est de s'associer à ce mouvement toujours accéléré qui entraîne les générations et de vivre à la fois sur les différents théâtres où s'agitent les hommes. »⁶⁹

Comme les témoins vivants qui ont connu le Pertit avant l'autoroute, Rambert ne peint pas de tableau bucolique. Pourtant, d'aucuns perçoivent une certaine nostalgie dans son œuvre. Cette émotion, n'est-elle qu'un symptôme, frappant surtout les aînés ? La nostalgie, en tant que sentiment, fait l'amalgame entre l'histoire et le passé individuel. En visitant un hameau médiéval, on se sent tout de suite « chez soi », comme si on le connaissait depuis son enfance, même si on a grandi en milieu urbain.

Le texte de Rambert a procuré un immense plaisir aux générations après lui. Il a été republié en 1929 dans le *Conteur vaudois*, l'organe de l'Association vaudoise des Amis du patois⁷⁰. Pour nous, lecteurs du troisième millénaire, lire la « Bibliothèque à la montagne » est à la fois une excursion dans le XIX^e siècle et dans notre propre enfance. Ainsi on retrouve le foyer de ses propres grands-parents, les contes de fées et les histoires bibliques que les adultes nous ont racontés, tout comme notre lecture d'almanachs stockés dans le chalet familial depuis trente ans. Les livres d'enfants consommés passent devant l'œil intérieur. Avec la description du coterd on se rappelle un des plus doux plaisirs de la vie qui est le jeu libre avec les enfants du

⁶⁷ Sur ce sujet, voir Eugène Rambert, « Une Bibliothèque à la Montagne », art. cit., p. 61.

⁶⁸ *Ibid.*, pp. 52 et ss.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 82.

⁷⁰ *Le Conteur vaudois, journal de la Suisse romande*, v. 68, 1929.

quartier, dans les rues et les galetas. Ou encore, on se retrouve à la ferme pour aller vendanger, faire les foins ou cueillir des cerises. Bref, par la lecture du petit monde intime « chez Vuichoud à Pertit », Rambert évoque en nous le sentiment d'identification vécu par nos ancêtres lorsqu'ils lisaient la Bible.

